

Première observation : le journaliste a très vaguement le sentiment d'être frustré.

P. C. : Je vais vous faire, cher Georges Suffert, une confidence. Ne la dites à personne. Car ce sont des explications qui ne m'ont jamais beaucoup séduit. Beaucoup d'universitaires (du camp des mandarins... vous voyez) prétendent que la partialité à leur égard du chroniqueur le plus redouté d'un grand journal très sérieux de l'après-midi s'expliquait par quelques échecs cuisants devant l'*Alma Mater*. Vous pensez bien que je n'ai jamais prêté l'oreille à des propos aussi légers.

G. S. : Cessez de m'interrompre. Et revenons aux motifs sérieux et aux rubriques importantes. Le journaliste est vaguement frustré. Il n'est pas capable de se situer dans la hiérarchie des professions. Lorsqu'il parle régulièrement à la radio ou à la télévision, sa concierge le consacre vedette. Lui sait qu'il ne l'est pas; il est conscient de l'extrême fragilité, de la totale précarité de sa victoire. La mode l'a soulevé, la mode peut le faire disparaître. Mais la situation n'est pas différente pour le journaliste politique; il rencontre des ministres, des députés; il s'entretient en privé avec des chefs de partis; il peut, le soir, apparaître aux yeux de ses amis comme particulièrement bien informé, il peut donner le sentiment d'être vaguement acteur de la vie nationale, lui aussi. Or, ce n'est pas vrai. Il est simplement un faux confident, un transmetteur que son interlocuteur cherche — et c'est la règle du jeu — à manipuler — oh! l'affreux mot, oh! l'affreuse chose —, à convaincre — oh! le beau mot, oh! la noble tâche. Je vous fais remarquer en passant que les deux mots veulent dire la même chose. Donc, ma vedette ne se sent pas vedette, mon acteur politique sait qu'il n'est qu'un voyeur et je pourrais continuer l'énumération longtemps.

P. C. : De même que l'homme de cabinet rêve, un jour, de s'adresser à 400 000 lecteurs dans le métro en une mati-

née et non plus à cinquante lecteurs de bibliothèque en cinquante ans. Deux remarques. Pourquoi se plaignent-ils? C'est un rôle que d'être le héraut, le crieur des places publiques, l'homme qui découvre et rend publique ce qu'il croit être la vérité...

G. S. : C'est évident. Mais ils n'arrivent pas à en être convaincus. Comme votre homme de cabinet qui rêve d'étaler ses découvertes à la une des quotidiens, beaucoup d'entre eux ont le sentiment, faux, d'être journalistes par défaut. Peut-être comme ce chroniqueur universitaire d'un grand journal en 1968.

P. C. : Autre observation. Dans notre société en mouvement, sans statut arrêté, où tout bouge en même temps, un sentiment vague de frustration, de perte d'identité, touche beaucoup de corps de métier, de sociétés professionnelles; beaucoup ont le sentiment de perdre chaque jour un peu de leur prestige : les médecins — peu sensibles à l'immense pouvoir thanatocratique que leur confèrent les sociologues de l'école bavarde de Jean Ziegler et de L. V. Thomas — découvrent qu'ils sont surveillés par leurs malades et qu'ils peuvent être traînés devant des juges partiaux pour avoir obéi à leur conscience; les instituteurs ont le sentiment de n'être plus ceux qui révèlent le monde aux enfants; je ne parle même pas des professeurs du microcosme universitaire qui ont cru, pendant des années, être assis tout au sommet de l'échelle et qui se sont retrouvés, il y a six ans, culbutés sur l'herbe des campus au milieu de leurs étudiants qui leur tiraient la barbe. Vos journalistes ne font pas exception à la règle.

G. S. : Attendez. Vous allez voir que cette gêne va les entraîner très loin. D'abord, en essayant de compenser. C'est-à-dire qu'ils doivent s'agréger, se fondre dans un univers, qui, à leurs yeux, dispose d'une extraordinaire aura. Vous m'excuserez; mais c'est là où je retrouve ma vieille

amie l'intelligentsia. Pour huit sur dix de mes « paroissiens », elle va être leur refuge. Elle seule peut coller une auréole derrière la tête de mon rédacteur. Un exemple : Marcel Jullian est un homme estimable, éditeur de talent et auteur de feuilletons télévisés qui en sont plutôt dépourvus. M. Giscard d'Estaing le nomme P.-D. G. de la deuxième chaîne. Qu'est-ce qu'il va faire, qu'est-ce qu'il va tenter pour obtenir la consécration de l'intelligentsia? Tenter de donner la parole à Sartre. Je ne connais rien de plus exemplaire. Patron de la chaîne couleur, Marcel Jullian a une fonction passionnante et prestigieuse. D'autant qu'il s'est entouré d'une équipe de professionnels dont les capacités sont incontestables. Eh bien, cela ne lui suffit pas. Il annonce qu'il va donner la parole à Jean-Paul Sartre. Il le déclare par goût du panache : Sartre, c'est le prestige et la contestation absolue. C'est aussi un vieil homme qui est — je pèse mes mots — politiquement insignifiant. Il compte en théâtre, en roman, en philosophie.

P. C. : Pour la philosophie, pitié pour elle, ou alors vous êtes généreux, Suffert.

G. S. : Bien sûr, Sartre n'est pas Platon, mais Sartre, ce n'est déjà pas si mal. Politiquement, il n'a jamais cessé de dire des sottises. Jullian le sait. Mais il s'en moque. Car Sartre est entouré d'un halo de lumière pour quelques milliers de gens en France. Et plus particulièrement à Paris. C'est ceux-là que Jullian veut « épater »; car il pense que c'est eux — et eux seuls — qui ont le pouvoir de l'arracher à son destin de maudit. Avoir été nommé directeur d'une chaîne de télévision par le pouvoir, c'est une forme de malédiction, parce que c'est la compromission suprême. Mais si Jullian réussit à faire parler Sartre, alors la malédiction s'effacera. Paris bruissera de cette apparition sur le petit écran du vieux penseur.

P. C. : ...grognement...

G. S. : Jullian sera au centre des conversations. Jullian prend donc le risque. Bien entendu, il échoue, l'opération se retourne contre lui, il est qualifié du terme infamant de « censeur », etc. Passons. Les raisons de l'échec de l'aventure ne m'intéressent pas, pour la démonstration que je cherche à faire. Ce qui me passionne, c'est la psychologie de Jullian.

P. C. : Vous avez dit qu'elle était exemplaire?

G. S. : Je le crois. L'écrasante majorité des journalistes partage d'une manière ou d'une autre le rêve du directeur de la deuxième chaîne. Non pas qu'ils aient envie d'interviewer Sartre, mais ils désirent écrire des articles, poser des questions ou présenter des images qui fassent d'eux des membres à part entière de l'intelligentsia. Ce qui veut dire que le terme de gauche sera toujours privilégié par rapport au terme de droite. Et la critique de la droite sera toujours privilégiée par rapport à la critique de la gauche.

P. C. : Je poserai le problème en termes plus généraux. La critique purement négative sans contre-proposition cohérente, sans sens de la responsabilité à l'égard d'une large utilité sociale contre la critique positive *contre-propositionnelle* et responsable. Et, bien évidemment, c'est grave...

G. S. : C'est grave, ce n'est pas encore dramatique. Mais il y a plus important; parce que ce tropisme en direction de l'intelligentsia va aboutir à modifier la notion d'interlocuteur. Lorsqu'un journaliste écrit, lorsqu'il parle, lorsqu'il montre, il doit, suivant le media dans lequel il s'exprime, trouver un langage qui corresponde au niveau culturel moyen de son lecteur, de son auditeur, de son téléspectateur. Ce n'est pas commode. Mais ce problème-là va être gommé. Le journaliste choisit de parler tout simplement, soit à ses copains, soit à la fraction d'intelligentsia qu'il veut séduire. Soyez gentil; ne me demandez pas des noms et des preuves. Mes poches en sont pleines...

P. C. : Que pensez-vous de Guy Lux? Et de ses imitateurs?

G. S. : Mais ils ne comptent pas! Ils sont radicalement neutres! La mise en accusation de Guy Lux, de Guy Lux symbole, de Guy Lux en tant qu'institution est encore une hypocrisie d'intelligentsia. Guy Lux fait jouer, un point c'est tout. Il ne viendrait à l'idée de personne de s'en prendre à l'organisateur des rencontres de football. On ne lui demande qu'une chose : que tout soit en place le jour prévu.

P. C. : Vous ne pouvez pourtant pas nier qu'il existe une ratification de la chaîne, de la station ou du titre par le nombre de spectateurs, d'auditeurs ou de lecteurs? Comment s'articule le rapport entre le parler à soi-même et le parler aux autres? J'ai bien évidemment un commencement de réponse. Elle s'appelle l'homogénéité culturelle du milieu informatif. Ce serait dangereux s'il y avait concurrence. Or, il n'y a pas concurrence.

G. S. : Vous avez évidemment raison. Il y a homogénéité du milieu culturel parce qu'il y a convergence des ambitions de standing. Mais revenons à la fonction d'amuseur neutre. Bien entendu, ce n'est pas le problème qui nous occupe. Je cherche à déterminer les causes de ce que j'appelle la « dérive de l'information ». Guy Lux ne dérive pas. Il plaît ou il ne plaît pas. Et je crois vous avoir montré que le journaliste professionnel a le sentiment d'être en porte à faux dans l'univers qu'il décrit, qu'il cherche à se raccrocher à un groupe social auréolé de prestige, que ce groupe est presque toujours l'intelligentsia, que pour être reconnu par cette intelligentsia, le journaliste choisit de parler sa langue davantage que celle de son lecteur. Pour moi, la dérive principale, la dérive la plus dangereuse, est là. Depuis Watergate, les journalistes américains ont pris le goût de la mise à mort; après Nixon, ils se sont attaqués à la C.I.A.; une opération fascinante. Les journalistes — toujours suivis

par les parlementaires qui ont peur d'eux — démantèlent le service secret de l'une des deux plus grandes puissances du monde. Chaunu, je vais vous poser une colle : savez-vous combien il y a d'agents soviétiques appartenant, de près ou de loin, au K.G.B. à Paris?

P. C. : Je n'en ai pas la moindre idée.

G. S. : Environ 1 200. Je vous précise qu'en termes de contre-espionnage il faut dix personnes pour surveiller un agent. Ce qui ferait à Paris 12 000 bonshommes en imperméable pour surveiller les allées et venues de nos petits camarades russes. Il y a quelques années, la plaque tournante en Europe, pour le K.G.B., était Londres. Un beau jour, le gouvernement anglais en a eu assez et il a expulsé, en vingt-quatre heures, une centaine d'agents. Les Russes ont grommelé, protesté puis, bien entendu, ils ont étouffé l'affaire. Depuis cette date, j'ai tout lieu de croire que Paris a remplacé Londres. Vous voyez ce que je veux dire : Paris n'est qu'un exemple. Le K.G.B. se porte bien, la C.I.A. est en morceaux. Je considère que c'est l'une des victoires les plus importantes de l'histoire soviétique de ces dernières années. D'un côté il y a un service secret, de l'autre il y en a un à reconstituer. Or, cette victoire n'a pas été remportée par les Soviétiques; le K.G.B. et la C.I.A. entretenaient, comme MM. Kissinger et Brejnev, des rapports courtois. Ce sont les journalistes américains qui ont fait le travail.

P. C. : Involontairement? Si c'était inconscient ou par la pure logique du système, ce serait plus grave encore.

G. S. : C'est bien ainsi. Ils agissent simplement. Simplement parce qu'ils cherchent la révélation sensationnelle, parce que la gloire c'est d'expédier des fléchettes ou des balles traçantes contre leur gouvernement, parce qu'en s'en prenant à un mythe noir (la C.I.A.) on se sent devenir archange. Si vous ajoutez à cela l'influence des modes sur le comportement du fabricant d'informations, alors vous

admettez que la dérive peut devenir dramatique. La plupart des journalistes de notre époque sont devenus le chœur antique de la décadence; ils la chantent et se font, avec les mots qu'ils écrivent ou prononcent, un habit de lumière.

P. C. : Dites donc, Suffert...

G. S. : Quoi?

P. C. : Si l'on ajoute ce que j'ai appelé mes pressentiments d'historien et votre analyse des règles du jeu du journalisme...

G. S. : Eh bien?

P. C. : Eh bien, nous sommes dans de beaux draps. Si j'étais pessimiste, je dirais que l'avenir est sombre, très sombre même; à première vue, cela peut paraître irrattrapable.

G. S. : Vous n'allez pas vous mettre, vous aussi, à pleurnicher. L'histoire est pleine de situations irrattrapables qui ont été mystérieusement rattrapées, on ne sait comment, sans quitter l'hexagone. De Jeanne d'Arc au 18 juin, il n'a pas manqué de personnages inouïs pour ressusciter le hasard national. Il y a de la ressource dans ce pays et sur les demi-continentes de la liberté. Mais, avant que nous allions plus loin, j'aimerais que vous me parliez des précédents historiques. Comment s'annoncent et se déroulent les décadences? Comment s'arrêtent-elles? Je sais bien que le passé est toujours inimitable. Mais c'est bien le diable si nous ne trouvons pas, dans le grenier de notre histoire, quelques vieux outils qui, convenablement rafistolés, pourraient nous permettre de résister au courant.

P. C. : Eh bien, montons au grenier.

L'instinct de mort dans l'histoire

GEORGES SUFFERT : Au fur et à mesure que nous progressons, les éléments visibles de la maladie s'accumulent. Ce qui me frappe, c'est leur apparente hétérogénéité.

PIERRE CHAUNU : Historiquement, c'est toujours comme cela. Il y a des signes, ici et là, dans beaucoup de domaines. Sans cohérence immédiatement perceptible.

G. S. : Tout de même, si je récapitule, l'ensemble des têtes de chapitre sans chercher à réintroduire une logique entre elles, mon récitatif ressemble à un mauvais poème de Prévert. Une guerre au Moyen-Orient, plus d'essence dans les pompes derrière les anciens parapets de l'Europe à l'époque où les feuilles des arbres sont rouges, la dégradation progressive des termes de l'échange, le creusement du fossé entre les générations, la modification des rapports entre les hommes et les objets, l'accélération de la pression inflationniste liée à une très grande rapidité de la croissance économique sans les volants culturels et sociaux que vous appeliez vainement de vos vœux, l'affaissement des courbes démographiques jusqu'à des taux de non-renouvellement jamais atteints et proprement, il y a cinq ans à peine, inimaginables dans les pays riches, qu'ils soient à l'Ouest ou à l'Est du monde développé, la dérive permanente de l'information à l'intérieur du monde occidental.